

**YVON RIVARD**

*Université McGill*

## L'héritage de la pauvreté

---

Depuis le dix-neuvième siècle, depuis le début de la littérature québécoise, c'est le plus souvent en Europe que les écrivains québécois ont pris conscience de ce qu'ils étaient, et cette conscience a le plus souvent consisté en une reconnaissance de leur pauvreté. Voici quelques exemples. Le poète Crémazie, vivant en exil à Paris, se désole de n'être ni un Français ni un Huron, de ne pas avoir une langue à lui et d'être ainsi condamné à une existence plus ou moins fantomatique. Saint-Denys Garneau, plus sage ou plus désespéré, ne restera qu'une semaine à Paris. Voici ce qu'il écrit à sa mère, depuis là-bas, en juillet 1937 :

Après ces quelques jours à Paris, je vois bien que je suis fini et qu'il me serait nuisible de prolonger mon séjour [...] Ce qui ne va pas ? D'abord, je suis incapable de tirer aucun profit de ce que je vois ; en somme, je ne vois rien, je suis fini. Il n'y a pas lieu cependant de t'inquiéter. C'est seulement que j'ai cru que j'avais quelque chose et que je découvre, depuis un bon bout de temps, que je n'ai rien. Le peu que j'avais, au lieu de le faire fructifier, je l'ai dépensé.

Deux jours auparavant, il était à Chartres et se portait un peu mieux, comme si la cathédrale, loin de l'écraser, lui donnait le goût et la force de revenir : « La cathédrale ici est merveilleuse. C'est une fleur, c'est une

forêt, c'est une femme. » C'est à Chartres aussi que Gabrielle Roy se souviendra un jour de la petite école de pauvres, perdue au fond du Manitoba, où elle avait enseigné une dizaine d'années auparavant. Et c'est là, à Chartres, qu'elle aura l'idée d'écrire un livre sur cette pauvreté, sur ce lieu perdu :

En 1947, un jour d'été, nous roulions avec un groupe d'amis dans la plaine de Beauce pour aller voir la cathédrale de Chartres. Mes amis, dans la voiture, parlaient d'art gothique, d'œuvres admirables que nous ont laissées les civilisations. J'étais songeuse, comme en suspens entre le réel et quelque appel de l'imagination, du souvenir. Et c'est alors, brusquement, que le pays de la Petite-Poule-d'Eau se réveilla sans bruit au fond de ma mémoire. [...] Là, me dis-je, les chances de l'espèce humaine sont presque entières encore ; là, les hommes pourraient peut-être, s'ils le voulaient, recommencer à neuf. Mais hélas ! ai-je aussi pensé avec une certaine tristesse, ce n'est que très loin, au bout du monde, dans une très petite communauté humaine, que l'espoir est encore vraiment libre.

Un des poèmes dans lesquels Gaston Miron établit avec le plus de clarté le lien nécessaire entre la pauvreté et la poésie s'intitule, comme par hasard, « Paris » :

Dans les lointains de ma rencontre des hommes  
le cœur serré comme les maisons d'Europe  
avec les maigres mots frileux de mes héritages  
avec la pauvreté natale de ma pensée rocheuse

j'avance en poésie comme un cheval de trait  
tel celui-là de jadis dans les labours de fond  
qui avait l'oreille dressée à se saisir réel  
les frais matins d'été dans les mondes brumeux

Hubert Aquin, qui a situé l'action de ses romans un peu partout en Europe, sans doute dans l'espoir d'échapper à cette noirceur à laquelle le héros de *Prochain épisode* se dit condamné, est à Paris le 31 octobre 1961. Il écrit dans son *Journal* ces quelques notes qui rappellent étrangement celles de Saint-Denys Garneau :

Je viens chercher à Paris une sorte de cure plus ou moins thérapeutique. Je suis malade. L'autre nuit, le 25 ou le 26, je suis allé tellement loin dans le désespoir que j'en ai reçu une forme d'illumination. [...] Je suis seul. Je n'aime plus Paris. Je ne veux voir personne. Personne ne peut m'aider. Personne ne m'aidera. Je suis fini.

Vingt-cinq ans plus tard, ce même Hubert Aquin se suicidera au retour d'un voyage en Europe. Dernier exemple de cette pauvreté originelle dont les écrivains québécois semblent prendre conscience surtout lorsqu'ils sont en Europe : *Agonie*, le seul récit du poète Jacques Brault, raconte comment un vieux professeur d'université glisse peu à peu dans la clochardise, déchéance accentuée par un voyage en Europe, « un beau, un bon voyage. Dont on ne revient pas. » Le voici à la frontière entre la France et la Belgique :

C'est alors qu'il avait ressenti le premier pincement au cœur. Non, la crainte ou l'anxiété n'y était pour rien. C'était l'échec, le maudit échec, qui le rattrapait au-delà de l'océan, sur le bord d'une autre vie.

J'arrête ici ma liste d'exemples parce que mon but n'est pas d'écrire, à l'intention des écrivains québécois, un petit traité sur le bon ou le mauvais usage des voyages en Europe, mais bien d'essayer de dégager une

constante de l'imaginaire québécois que j'appelle « l'héritage de la pauvreté ». Que cette pauvreté se révèle avec plus de force au contact de l'Europe n'en épuise pas tout le sens mais fournit néanmoins une première réponse à la question qu'on est en droit de se poser : quelle est la nature de cette pauvreté qui est pour certains une source de désespoir et pour d'autres, plus rares, une source d'espoir ? Quelle est cette pauvreté dans laquelle se reconnaissent les meilleurs écrivains québécois, qu'ils soient ou non célèbres, qu'ils appartiennent à telle époque, à telle esthétique ou à telle autre ?

Cette pauvreté, on l'a dit et redit depuis Crémazie, c'est celle d'une double perte : la perte de la France dont nous avons été coupés il y a plus de trois siècles, et aussi la perte de l'Amérique qui aurait pu être notre empire. Ni français ni américain, le Québécois francophone est le produit de cette double négation qui, en l'excluant en quelque sorte de l'histoire, ne lui a laissé aucune expérience du pouvoir et une identité très problématique. L'héritage de la pauvreté, que Miron appelle aussi « l'héritage de la tristesse », c'est d'être d'un « pays que jamais ne rejoint le soleil natal », d'être d'un « pays chauve d'ancêtres » (Miron), d'un pays pour ainsi dire sans passé, amnésique. L'héritage de la pauvreté, c'est aussi l'absence d'horizon, l'impossibilité de participer pleinement au rêve américain d'un nouveau monde sans y disparaître. L'héritage de la pauvreté, comme le dit Jean Larose, c'est « la nostalgie du grand large continental, de notre voie américaine d'accès à l'univers, [...] l'essence mélancolique de notre ambition à l'universel ».

Autrement dit, l'écrivain québécois peut, comme Gabrielle Roy, accepter d'avoir échangé la cathédrale

de Chartres contre la Petite-Poule-d'Eau parce qu'il pressent que c'est là, au bout du monde, que le monde peut recommencer, que « les chances de l'espèce humaine sont presque entières encore ». Mais même lorsqu'il pense et sent ainsi qu'il participe au rêve américain dans ce qu'il a de plus généreux, il ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine tristesse, de confondre cet espoir de recommencement avec sa propre disparition. Quand je lis Thoreau ou Whitman, j'éprouve profondément ce désir de recommencement et en même temps je ne peux pas m'empêcher de me sentir exclu, un peu à l'instar de Saint-Denys Garneau à Paris qui se sentait « comme un mort parmi les vivants ». L'échec que le vieux professeur cultivé de Jacques Brault éprouve aussi bien à Montréal qu'à Bruxelles, « ce maudit échec qui le rattrapait au-delà de l'océan, sur le bord d'une autre vie », on peut bien l'expliquer par la pauvreté linguistique, culturelle, économique du colonisé qu'a été le Canadien français et qu'est encore d'une certaine façon le Québécois, mais cette explication, pour juste qu'elle soit, donne l'impression qu'il suffirait, pour guérir de cette pauvreté, d'avoir accès à la richesse linguistique, culturelle, économique, ce qui est peut-être une illusion. Le héros d'*Agonie* peut très bien commenter subtilement un poème d'Ungaretti pendant des heures, cela ne réussit pas à colmater cette « fêlure en lui [qui] est de naissance », fêlure qui fera de lui peu à peu un clochard. Hubert Aquin a bien analysé cette fatigue culturelle dans laquelle on s'épuise à vouloir être tout, comme si on était au commencement du monde, à vouloir n'être rien, comme si on était à la fin du monde. En novembre 1962, il écrit dans son *Journal* :

L'échec, voilà mon obsession – ma seule passion et celle que je retrouve, à un niveau collectif, dans l'histoire du Canada français... l'échec, c'est ce qui m'est donné d'être : le substrat ontologique, une forme – et je ne puis me réaliser que dans le sens de cet échec : le succès pour moi n'aura d'autre visage que celui de cet échec : le succès pour moi n'aura d'autre visage que celui de cet échec assouvi, *accompli*.

Si on veut bien oublier un instant que l'auteur de ces lignes s'est suicidé (et qui dit qu'un suicide invalide l'œuvre et la vie de son auteur ?), si on veut bien cesser de lire les termes d'échec ou de pauvreté à la seule lumière de la socio-psychologie, ce texte d'Aquin fonde une pratique de l'échec qui conduit au succès, il postule la possibilité d'un « art de la défaite » qui procède non pas uniquement de la peur de réussir mais d'un dépassement même de la notion d'échec et de réussite. L'échec ne serait pas tant l'impossibilité d'accomplissement que le plus grand accomplissement, celui qu'aucune réussite ne peut assouvir. De la même manière, on pourrait dire qu'il y a d'une part l'héritage de la pauvreté, la pauvreté dont j'ai hérité, et d'autre part la conquête de la pauvreté, la pauvreté qui a si bien fructifié qu'elle a résisté à toutes les richesses qu'on a pu accumuler.

Il y aurait donc deux façons de dilapider l'héritage de la pauvreté : celle des nouveaux riches qui croient échapper à leur condition de pauvres en empruntant, par exemple, l'identité américaine ou européenne, et celle des bons pauvres qui négligent de combattre la pauvreté en se résignant trop tôt à n'être rien, en refusant orgueilleusement d'être américains ou européens. Saint-Denys Garneau, à Paris, commet la deuxième

faute : « J'ai cru que j'avais quelque chose et je découvre, depuis un bout de temps, que je n'ai rien. Le peu que j'avais, au lieu de le faire fructifier, je l'ai dépensé. [...] Je suis tout à fait résigné à n'être rien. » Autrement dit, la seule façon d'être fidèle à la pauvreté, sans sombrer dans le misérabilisme, le désespoir ou l'auto-divinisation, c'est celle du mauvais pauvre, personnage inventé par Saint-Denys Garneau et dont descendent aussi bien l'homme rapaillé de Gaston Miron que le clochard de Jacques Brault, aussi bien la frêle institutrice du récit de Gabrielle Roy que le révolutionnaire suicidaire du premier roman d'Hubert Aquin. Et cette façon pourrait tenir dans une formule à peine paradoxale : il ne suffit pas de naître pauvre, encore faut-il le devenir. Et je comprends à l'instant même pourquoi depuis des années me hante et me réjouit le koan suivant : « Le maître dit à ses disciples : si vous avez une canne je vous en donnerai une, si vous n'en avez pas je vous l'enlèverai ».

*Le mauvais pauvre va parmi nous Avec son regard en-dessous* : tel est le titre exact de cette sorte de parabole qu'on trouve dans le *Journal* de Saint-Denys Garneau, écrite environ un an après son voyage catastrophique à Paris. Le mauvais pauvre, en gros, c'est l'empêcheur de tourner en rond, c'est celui « qui rôde autour de vos richesses et s'introduit dans vos bonheurs par effraction ». Vous avez beau lui donner de l'argent, de la joie, des certitudes, des souvenirs, des idéaux, il ne peut rien retenir, « il y a un trou en lui par où tout s'échappe ». Plus vous lui donnez, plus il est pauvre, sa pauvreté croît en proportion de toutes les richesses qu'il n'a pu retenir, et c'est pourquoi, dit Saint-Denys Garneau, « C'est un pauvre irréparable. » Il est tellement pauvre

qu'il n'a même pas de souvenirs ! Mais pourquoi cette sorte d'infirmité dont il est affligé ferait-il du pauvre un mauvais pauvre ? Pourquoi ce dénuement extrême ne lui vaut-il pas notre compassion la plus profonde ? Pourquoi ne pourrait-on pas lui reconnaître le statut de pauvre de service à qui l'on donne non seulement pour se donner bonne conscience mais pour le remercier d'assumer l'inévitable pauvreté dont se paie toute richesse ? Parce que « c'est un pauvre et c'est un étranger, c'est-à-dire qu'il n'a rien, rien à échanger. Mais il ne joue pas franc jeu, il veut prendre part. » Autrement dit, le mauvais pauvre n'a rien à échanger avec vous parce qu'il refuse d'assumer ce rôle de pauvre qui vous permet d'être riche, il refuse cette sorte de contrat spirituel implicite qui assure à la conscience individuelle et collective un certain équilibre. « C'est comme un mendiant aux yeux mauvais qui interrogent, qui demandent servilement, sans fierté », dit encore Saint-Denys Garneau. Et l'on perçoit peu à peu que ce mauvais pauvre qui n'accepte pas sa pauvreté, que ce mendiant aux yeux mauvais, est un être dangereux. Quand j'étais enfant, j'habitais à la campagne et j'ai vécu avec cette peur du mauvais mendiant, qui était souvent un étranger ou qui en avait l'air. Contrairement au bon mendiant, qui vous remerciait même lorsque vous lui donniez peu et qui promettait de prier pour vous, le mauvais mendiant trouvait que vous ne lui donniez jamais assez et il vous menaçait, en jurant, de vous jeter un sort. De la même manière, le mauvais pauvre de Saint-Denys Garneau est dangereux parce qu'il risque de vous jeter un sort. Il risque de vous transformer en pauvre si vous n'y prenez garde, si vous le gardez près de vous trop longtemps, non seulement parce qu'il dilapide ce que vous lui donnez mais surtout

parce qu'il rêve de prendre votre place, il est dévoré par l'envie d'être enfin quelqu'un d'autre.

Le problème serait vite résolu si le mauvais pauvre n'était qu'un étranger qui rôde autour de votre maison : vous n'auriez qu'à lui fermer la porte et qu'à attendre en silence qu'il s'éloigne après vous avoir maudit. Mais voilà, ce mauvais pauvre qui est un étranger est aussi un imposteur : « De quels habits ne se revêt-il pas ; habits d'amis, de collaborateurs, de correspondants, etc. Il vole quelque chose ici pour le porter là, mais c'est un commerce épuisant, d'autant plus qu'il en perd la moitié en chemin ». Ainsi déguisé, il peut vous tromper pendant quelque temps, il est l'un des vôtres à qui vous pouvez vous confier, avec qui vous pouvez partager des idées et des sentiments sans craindre d'être trahi, sans craindre qu'il les déforme ou, pire, qu'il les vide de toute substance. Mais cela ne dure pas, « il suffit de le regarder, il perd contenance, sa forme de toutes parts cède comme un sac de papier gonflé d'air ». En fait, c'est cela qui est le plus agaçant, le plus navrant. Que quelqu'un soit pauvre et étranger, à la rigueur on peut toujours s'en accommoder, en tirer même quelque profit.

Si le mauvais pauvre pouvait être lui-même, se disent les riches, on pourrait le supporter, l'admettre. Et lui-même est de cet avis [...], mais c'est là la difficulté du problème : comment le pauvre pourrait-il être lui-même ? [...] Si le pauvre était quelque chose, avait une identité distinguée, il ne serait pas le pauvre.

Que faire pour que cesse ce jeu stérile qui condamne le pauvre à tout perdre et à n'être personne ? Partir ? Mais pour aller où ? Mourir ? « Mourir ne finit rien, ne

résout rien ; mourir laisse tout en suspens ». Alors le mauvais pauvre a cette idée de se retirer à l'intérieur de son épine dorsale, de s'asseoir en lui-même, comme dans une chambre déserte, et de regarder « l'espace épouvantable qui s'étend à l'infini de tous côtés ». Fin de la parabole du mauvais pauvre.

Saint-Denys Garneau est mort à l'âge de trente et un ans, en 1943. Il a connu depuis sa mort un long purgatoire dont il émerge lentement depuis quelques années. En 1993, a eu lieu à l'Université McGill une journée d'hommage à Saint-Denys Garneau pour célébrer le cinquantenaire de sa mort. Fernand Ouellette et Gaston Miron, à qui j'avais demandé de participer à cette journée, ont décliné l'invitation à peu près pour les mêmes raisons : jadis, nous ne voulions pas nous reconnaître en Saint-Denys Garneau, nous lui préférions, par exemple, Alain Grandbois, ou tout autre écrivain qui nous promettait la libération. Mais aujourd'hui, me dit Miron, je reconnais que Saint-Denys Garneau est notre plus grand poète. Pendant ce long purgatoire qui coïncide avec la période d'après-guerre et la Révolution tranquille, la plupart des écrivains québécois préféraient au mauvais pauvre de Saint-Denys Garneau des modèles plus stimulants, des œuvres de révolte, de libération, d'affirmation. Comme le *Refus global* de Borduas, publié en 1948, qui proposait la découverte de la magie et des mystères objectifs, qui annonçait la règne de « la certitude émotive de l'artiste, certitude faite de l'accord de toutes les puissances de connaître dans un élan joyeux vers la possession de l'univers ». On comprend aisément qu'un tel manifeste, qui précédait de quelques années le mouvement indépendantiste, ait relégué presque au musée des horreurs l'œuvre de

Saint-Denys Garneau. D'un côté, la volonté de sortir de la nuit par le pouvoir de l'imagination et des mots, la volonté de s'inventer soi-même en se donnant un pays. De l'autre côté, ce mauvais pauvre qui semble déjà avoir épuisé tous les recours aux mots et aux images, et qui ose affirmer : « Je préfère avoir tout perdu », ce poète peintre amoureux de la lumière et qui pourtant « a décidé de lâcher la nuit sur la terre ».

On comprend très bien que plusieurs se soient détournés de ce poète qui a refusé tous les subterfuges et toutes les consolations que lui offraient la littérature, la religion ou le pays. Saint-Denys Garneau n'écrit pas pour affirmer sa singularité ou pour construire une œuvre qui lui survive, il écrit pour essayer de trouver une réponse à la seule question qui importe : comment est-il possible de vivre sans oublier la mort qui n'est pas un événement extérieur à soi mais qui est « comme un oiseau qui a déjà fait son nid en nous » ? Quand il cesse d'écrire à l'âge de vingt-six ans, ce n'est pas par révolte ou par déception, c'est que le silence lui est apparu comme la seule façon d'être fidèle à lui-même, à cette question sans réponse qui l'habitait et qui faisait de lui un mauvais pauvre, quelqu'un qui ne se résigne pas à la pauvreté et qui pourtant ne cesse pas de la rechercher : « Sans doute, je ne cesse de trahir l'esprit de pauvreté, essayer de le trahir. Toutefois, ma vie est si impossible sans lui que je me trouve plus exercé à le vouloir, à le chercher, à l'espérer ». Être ainsi pauvre, on l'aura deviné, c'est être seul, non pas « seul au monde », comme dit Peter Handke d'un de ses personnages, mais « seul sans monde » : « non seulement la langue l'a abandonné, mais la possibilité même d'émettre un son ; muet à l'intérieur, il n'en émet aucun vers le dehors ;

pas le moindre bruit ; pas même le grincement d'un os » (*Lent retour*).

Jacques Brault a comparé Saint-Denys Garneau à un personnage de Beckett et à une sculpture de Giacometti : « Pendant trois ou quatre années, en pleine jeunesse, Saint-Denys Garneau va vieillir littéralement, à l'instar des personnages beckettien, pour finir, sculpture imprévue de Giacometti, une colonne vertébrale ébranchée ». Cette double comparaison est le meilleur commentaire qu'on puisse faire de l'œuvre de Saint-Denys Garneau qui se dresse dans l'espace désertique comme un point d'interrogation, mais elle nous introduit aussi à l'œuvre de Brault lui-même. Brault, qui a dix ans à la mort de Saint-Denys Garneau, a été l'un des rares poètes des années 1960 à ne pas se détourner du mauvais pauvre, à se reconnaître dans cette pauvreté et cette solitude essentielles que la condition québécoise d'homme colonisé ne pouvait à elle seule expliquer. Comme son ami Miron, il a assumé pleinement lui aussi l'héritage de la pauvreté, il a recueilli « les miettes du petit pain de notre naissance » qu'il a fait fructifier jusqu'à ce qu'elles se changent en un « tas de cailloux et qui chantent soudain ». Comme son ami Miron, il s'est méfié du « salut par la calotte », c'est-à-dire du recours à toute culture, européenne ou américaine, qui le guérirait artificiellement de sa pauvreté natale.

Ce poète, qui se dit écrivain amateur, définit sa culture comme « une manière inaliénable d'habiter ce monde en squatter ». Et voici le mauvais pauvre de Saint-Denys Garneau de retour parmi nous sous les traits d'un clochard qui fréquente aussi bien l'université que les terrains vagues et qui ruine systématiquement toute entreprise poétique qui viserait à transformer

« l'en-dessous » en « l'admirable », qui s'éloignerait trop de la prose, de l'instant, du quotidien. Lire Jacques Brault est une épreuve car son œuvre, de façon plus modeste et silencieuse que celle d'Aquin, est elle aussi une pratique de l'échec, un art de la défaite. Dès que le poète atteint un certain sommet, dès qu'il réussit par son chant non pas à oublier sa pauvreté mais à lui donner la pureté cristalline du vide, il s'empresse de replonger le poème dans l'impureté des jours ordinaires, il l'oblige à fouler la poussière du chemin. Et dès que le poème commence à prendre goût à la poussière du chemin, que le clochard s'habitue à sa propre misère, que le poète risque de ronronner dans sa « délectation de l'hébétude » (Cioran), Brault lui retire même cette consolation. Il écrit alors *Il n'y a plus de chemin*, recueil dans lequel il continue d'écrire, de parler, même lorsque les mots et la parole ne pouvaient plus que souiller le silence, comme un clochard tache son pantalon. Brault ne se tait pas lorsque la parole manque, il continue d'écrire lorsque cesse le chant, et on ne peut imaginer pour un poète sacrifice plus grand que celui qui consiste ainsi à dépouiller le poème de toute poésie, à renoncer même au prestige d'être un chantre de la pauvreté ou un « professionnel du malheur », comme dit Hubert Aquin.

Continuer d'écrire, même lorsqu'on croit que l'écriture ne donnera aucune réponse, aucun chemin, tel est sans doute la pauvreté la plus grande, l'humilité la plus difficile. Mais c'est là, me semble-t-il, la condition pour que la poésie, la littérature soient constamment ramenées, réduites à l'essentiel, à cette solitude commune à tous les êtres humains quand ils se taisent et regardent, en eux et autour d'eux, ce mélange de lumière et

d'obscurité qui les compose. C'est aussi à la condition de ne pas se dérober à cette vocation de la pauvreté que le recommencement est possible, que la création d'un nouveau monde est possible, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Car qu'est-ce que le nouveau monde sinon le monde vu pour la première fois, le monde qui n'a pas encore été nommé, et qui m'oblige à découvrir lentement le chemin qui va des choses jusqu'aux yeux et des yeux jusqu'aux mots qui apparaissent eux aussi pour la première fois au bout de ma plume comme des pièces de monnaie déposées miraculeusement dans la main d'un mendiant.

Bref, pour que le nouveau monde soit possible, il faut d'abord avoir perdu le monde ; pour que le poème soit le monde retrouvé, il faut d'abord avoir perdu le poème. « Un peu plus de lumière, un peu moins de certitude » (Brault). Je ne dis pas que les riches sont incapables d'une telle pauvreté ni que les pauvres sont plus nombreux en Amérique qu'en Europe. Je dis tout simplement que les écrivains québécois, qui ont souffert de cette pauvreté (pas de pays, pas de langue) et qui se sont crus longtemps exclus de la littérature à cause de cette pauvreté, découvrent de plus en plus la communauté des pauvres, des seuls écrivains qui méritent d'être lus.

Peter Handke dit que ce qui l'intéresse dans ses héros, c'est qu'il sont « toute leur vie incomplets et nécessaires. Près de désespérer, aucun d'entre eux ne cherchera son salut dans l'adoration des idoles ». On croirait entendre Gaston Miron (« À la criée du salut nous voici armés de désespoir ») ou Jacques Brault (« j'habite une espérance désespérée »). Ce que j'aime dans la littérature québécoise, c'est cette petite armée

qui résiste aux idoles, petite armée composée de mauvais pauvres, d'hommes rapaillés, de clochards, « d'hommes sans pesanteur » dirait Miron, « d'épouvantails » dirait Brault, et qui pourtant me rattachent à la terre plus que toute autre richesse.